

Séminaire « Apports de Lacan au champ psychanalytique »

L'éthique de la psychanalyse

Animé par Martine Chessari

« Les principes fondamentaux de la psychanalyse »

Leçon n°6 du 19 février 1964 : La schize de l'œil et du regard

Claude Ottmann,

9 novembre 2021

La carte forcée

[79] Lacan revient ici sur le concept de répétition (*Wieder-holung* = re-chercher) en proposant le verbe haler, plus proche étymologiquement de *holen* (chercher) pour traduire *Wiederholen* par re-haler, donc re-tirer. Comme s'il s'agissait de tirer plus souvent qu'à son tour une certaine carte, à la façon un sort ou d'un destin qui s'imposent.

Le halage évoque l'effort de tirer à soi (ou derrière soi) une charge qui est retenue par son poids : se pourrait-il que cette carte qui se présente trop souvent ne soit pas la bienvenue ?

Quoi qu'il en soit, ce qui s'observe en clinique comme une contrainte de répétition (*Wiederholungszwang*) doit bien avoir une cause ; Lacan la cherche dans les lois du signifiant :

« Si le sujet est le sujet du signifiant – déterminé par lui – on peut imaginer le réseau synchronique tel qu'il donne dans la diachronie des effets préférentiels. Entendez par là qu'il ne s'agit pas là d'effets statistiques imprévisibles, mais que c'est la structure même du réseau qui implique les retours¹. »

Autrement dit, si la *tuché* (les rencontres contingentes de la vie ou l'ordre aléatoire des cartes dans un jeu) aboutissent à une répétition, c'est qu'une structure invisible le veut ainsi

¹ J. Lacan, Le Séminaire Livre XI (1964), *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973. Édition 2014, p. 79.

(le jeu de cartes est truqué et favorise le tirage de l'une d'entre elles). Pour Lacan, les relations de contiguïté et de proximité dans le trésor synchronique des signifiants d'un sujet sont telles que certaines séquences sont favorisées dans l'articulation signifiante, d'où l'effet *d'automaton* défini par Aristote.

[80] La production de chaînes signifiantes peut s'observer dans les monologues infantiles, ces jeux syntaxiques qui permettent l'acquisition du langage. Parmi les syntagmes grammaticalement corrects que l'enfant élabore à cet âge, certains seront séquestrés dans une réserve privée (inconsciente) parce que leur évocation ou leur prononciation impliqueraient un déplaisir trop grand. Ils revendiqueront malgré tout leur droit à ex-sister de cette réserve, donc à se dire, par une poussée permanente (*Trieb*, tendance, pulsion) qui est à l'origine de leur intrusion intempestive dans les discours (lapsus) ou dans les actes (manqués) du sujet, en général à son insu.

« La syntaxe, bien sûr, est préconsciente. Mais ce qui échappe au sujet, c'est que sa syntaxe est en rapport avec la réserve inconsciente². »

En analyse cette poussée se fait plus insistante et plus efficace du fait du refus par l'analyste de répondre et donc de clore la série de demandes (re-pétitions) de l'analysant. Les formulations de plus en plus serrées qui en résultent conduisent l'analysant au noyau pathogène, ce noyau de réel qui en est le siège. La stabilité et la permanence du noyau autour duquel s'enroule la spirale du discours analysant sont des marques du réel : ce qui se retrouve toujours à la même place, comme une gravure dans la roche.

« Le noyau doit être désigné comme du réel – du réel en tant que l'identité de perception est sa règle³. »

Impossible dans ces conditions de persévérer dans la croyance en un moi synthétique et maître de soi ; la perception du réel, authentifiée par le sentiment de réalité (par l'indice de qualité ou de perception défini par Freud, le *Wahrnehmungszeichen* que Lacan reconnaît comme le signifiant⁴) nous fait parfois nous exclamer : « C'est plus fort que moi ! »

² *Ibid.* p. 80.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.* p.55. Dans « L'Esquisse d'une psychologie », Freud expose la nécessité logique de cette fonction pour que soient distinguées la perception (provenant de l'extérieur de l'appareil psychique) et l'hallucination (produite dans l'appareil psychique).

La validation d'une perception en tant que « perception de l'extérieur » (principe de réalité) prouve qu'il ne s'agit pas d'une hallucination et en même temps que le sujet n'est pas en train de rêver, qu'il est éveillé.

[81] Le pas difficile auquel nous invite Lacan

Si, contrairement à la croyance selon laquelle c'est une stimulation extérieure que le rêve ne peut inclure en l'imaginant qui finit par réveiller le dormeur (par exemple le bruit de chute du chandelier, le crépitement du feu, l'odeur de la fumée, etc., dans le rêve de l'incendie funèbre⁵), c'était l'approche du réel qui fait sortir du rêve et du sommeil ? Le réel authentifié par l'identité de perception entre l'apostrophe, dans le rêve, du fils décédé « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? » et l'intime de la relation vécue entre ce père et son fils ?

Difficile d'imaginer une cause de réveil plus prégnante et poignante que l'apparition du fils décédé disant ses reproches à un père qui n'a pu empêcher la maladie de l'emporter. Elle consiste en l'improbable lien qu'établissent entre un feu accidentel et la fièvre de l'enfant malade les paroles « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? ». Si le rêve est vraiment le gardien du sommeil, comment peut s'expliquer cette faute ? Beaucoup d'autres mises en scènes ou adaptations auraient été possibles pour absorber les bruits et les odeurs d'un feu.

Quelle est la carte qui s'est imposée, quel réel s'est manifesté en profitant de l'incendie contingent ? Voyons que les paroles de l'enfant touchent le père non seulement dans son impuissance récente face à la maladie et à la mort de son fils, mais aussi dans son impuissance – structurelle – à lui épargner les situations de détresse absolue (*Hilflosigkeit*) aux différents stades de son émancipation. Ce drame de la rencontre impossible, toujours manquée, qui a marqué de façon indélébile chaque parlêtre dans son enfance, Lacan l'a nommé *le parent traumatique*.

« Ce qui est manqué n'est pas l'adaptation, mais tuché, la rencontre⁶. »

Lacan remarque qu'Aristote traite de la même façon la tuché (l'intervention divine) et les formes extravagantes de sexualité (*tératodes*, monstruosités) : une limite pour lui, où la cause, nécessairement humaine ou divine, lui échappe. Une intuition déjà, de l'impossible du rapport sexuel ?

⁵ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, §7.

⁶ J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, p. 81.

Limite repoussée par Freud avec le concept de *Trieb* (tendance, pulsion) puis par Lacan avec la dissociation du transfert et de la répétition⁷, quand il affirme que le transfert n'est pas une reprise dans le présent d'une situation passée :

« Le juste concept de la répétition doit être obtenu dans une autre direction que nous ne pouvons confondre avec l'ensemble des effets du transfert⁸. »

[82] La répétition loge dans la schize qui se produit au sein du sujet lors de la rencontre – toujours malvenue – avec le réel, le non-réalisé⁹ qui se refuse à la symbolisation.

La division se révèle notamment dans le rapport fondamental à la sexualité, tel qu'il apparaît dans la clinique analytique : il n'est pas direct. La scène primitive concernée est certes traumatique, mais ce qui s'en dit n'est pas de l'ordre du sexuel, c'est un fait factice, en apparence hors du champ de la rencontre sexuelle. Il en est ainsi de l'hallucination de l'Homme aux loups qui voit son doigt coupé (et pas son pénis !) : c'est le retour par le réel non pas d'un refoulé névrotique mais d'un forclos psychotique, non symbolisé car l'enfant était trop jeune (18 mois) quand il a assisté à la scène du coït de ses parents.

« Un fait factice, comme celui qui apparaît dans la scène si farouchement traquée [par Freud] dans l'expérience de l'Homme aux loups – l'étrangeté de la disparition et de la réapparition du pénis¹⁰ [lors de l'acte sexuel de ses parents]. »

La division se voit aussi dans la situation du rêve et même dans la transition rêve–éveil, ce moment où on a conscience que le spectacle du rêve duquel on s'extrait cède la place à un autre rêve¹¹, celui de la réalité qui reprend son cours interrompu à l'endormissement.

Enfin on peut la deviner dans la distinction entre l'image de l'enfant dans le rêve et ce qui la produit, cette image qui parle et regarde : les objets pulsionnels vocal et scopique, regard et invocation de l'enfant disparu. Ici la schize est donc

« à situer entre ce qui réfère le sujet dans la machinerie du rêve, l'image de l'enfant qui s'approche, le regard plein de reproches et, d'autre part, ce qui le cause et en quoi il choit, invocation, voix de l'enfant, sollicitation du regard – Père ne vois-tu pas que je brûle¹² ? »

⁷ « Je dis que le concept de répétition n'a rien à faire avec celui de transfert » Leçon du 29/1/1964, p 41 et « La répétition est quelque chose qui, de sa véritable nature, est toujours voilée dans l'analyse, à cause de l'identification de la répétition et du transfert dans la conceptualisation des analystes. Or, c'est bien là où il y a lieu de porter la distinction » Leçon du 12/2/1964, p. 64.

⁸ J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, p. 81.

⁹ *Ibid.* p. 38.

¹⁰ *Ibid.* p. 82.

¹¹ Pour continuer à rêver... dans la réalité !

[84] Je ne vois que d'un point mais je suis regardé de partout

Le livre posthume de Maurice Merleau-Ponty *Le visible et l'invisible* contient une avancée ultime après la *Phénoménologie de la perception* en liant être vu et voir dans une relation causale : être regardé, a fortiori de partout, pousse (pulse) à voir.

« Ce qu'il s'agit de cerner, par les voies du chemin qu'il nous indique, c'est la préexistence d'un regard – je ne vois que d'un point, mais dans mon existence je suis regardé de partout¹³. »

Lacan s'y appuie pour révéler les deux pôles entre lesquels fonctionne la pulsion scopique : être regardé de partout (par l'Autre donc) et voir par ses yeux (les petits autres).

[85] On peut sentir ici la torsion caractéristique due à l'objet (a), la torsion moebienne qui résulte de l'impossible raccord entre le symbolique (le monde de l'Autre) et l'imaginaire (le monde de l'autre) à cause du non-raccord sexuel. C'est aussi ce qui sépare la source (l'œil) de l'objet (le Regard) dans la pulsion scopique.

« L'œil et le regard, telle est pour nous la schize dans laquelle se manifeste la pulsion au niveau du champ scopique¹⁴. »

Distinguer œil et regard, c'est tenter par une expérience de pensée de démêler ce qui relève de la biologie et de l'évolution du vivant en ce qui concerne le sens de la vue d'une part, et ce qui s'y est imbriqué à chaque niveau de cette fonction tout en restant éludé d'autre part : le regard.

[86] Exercice d'autant plus difficile que la doxa veut que le mimétisme (l'imitation d'une apparence) soit une capacité apparue et développée pour améliorer une activité vitale telle que la prédation, la fuite ou la reproduction¹⁵.

Mais à y regarder de très près, comme le fait Roger Caillois, on en vient à séparer deux facultés qui, bien qu'apparentées, sont totalement différentes de par les ressources qui leur sont nécessaires :

¹² J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, p. 82.

¹³ *Ibid* p 84.

¹⁴ *Ibid* p 85.

¹⁵ Voir à ce sujet le tableau de synthèse construit par Roger Caillois dans son ouvrage *Le mimétisme animal* p.103.

- Le mimétisme proprement dit, qui est la faculté de choisir une forme et une apparence visuelles puis de les faire siennes autant que possible ;
- Le camouflage qui est (seulement) la faculté de se fondre dans un paysage.

Alors, si sélection naturelle de variations génétiques aléatoires il y a, l'agent de la sélection ne peut être que le prédateur et l'instrument, son regard. Il s'ensuit que le critère pertinent pour la proie n'est pas sa ressemblance à une chose minérale, végétale ou animale inintéressante ou dangereuse (mimétisme), mais sa ressemblance au paysage tel qu'il est vu par le prédateur (camouflage).

De plus, attribuer à une espèce vivante les pouvoirs de juger comment ses individus sont vus par le prédateur et de modifier leur apparence en sorte de devenir invisibles à ses yeux suppose l'existence d'une puissance formatrice de l'organisme. Lacan (avec Caillois) s'y refuse :

« Là-dessus beaucoup a été dit, et d'abord beaucoup d'absurde – par exemple que les phénomènes du mimétisme sont à expliquer par une fin d'adaptation¹⁶. »

Avec la fonction de la tache, Lacan pousse encore plus loin la séparation de l'œil et du regard : l'effet des ocelles (taches rondes) est-il dû à leur ressemblance avec un œil ou au contraire, l'œil intéresse-t-il le regard parce qu'il a l'apparence d'une tache ronde ?

« Cet exemple est précieux pour nous marquer la préexistence au vu d'un donné à voir¹⁷. »

Le pousse-à-voir suggéré par Lacan se manifesterait au départ par une spécialisation locale du tégument dans la perception des radiations lumineuses visibles. Apparues sous la forme de taches rondes, ces zones se seraient perfectionnées jusqu'à former des yeux¹⁸.

[87] La tâche est donc un donné-à-voir qui conditionne la vue (l'œil) et la perception d'un regard. La conscience d'exister étayée seulement par la vision de son propre corps ou du corps d'un autre (voir le stade du miroir), sans passer par le regard d'un autre (donc de l'Autre), n'est que mirage narcissique qui peut atteindre son apogée dans « la plénitude rencontrée par le sujet sous le mode de la contemplation¹⁹ ».

¹⁶ J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, p. 86. Caillois suggère que le mimétisme est un bénéfice secondaire d'une autre acquisition : celle de pouvoir se protéger du rayonnement lumineux en le renvoyant comme le ferait un miroir.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Voir cette idée chez Freud, dans « Au-delà du principe de plaisir », et chez Lacan (Naître dans un bain de langage, c'est-à-dire être parlé avant de parler, comme être regardé avant de voir).

¹⁹ J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, p. 87.

[88] Nous sommes des êtres regardés dans le spectacle du monde

Nous sommes parce que nous sommes regardés, d'où les fantasmes platoniciens et religieux d'un être absolu, omnivoyant, et aussi ce que pointe Lacan, « la satisfaction d'une femme à se savoir regardée, à condition qu'on ne lui montre pas ».

À l'état de veille nous sommes regardés de partout mais ne pouvons pas accéder à la conscience par notre propre regard sur nous, contrairement à ce que prétend la Parque de Valéry : nous ne pouvons pas nous voir par le monde car le regard sur soi est éliminé dans le regard par le monde.

Situation toute différente que celle du rêve dans lequel nous sommes montrés chacun à soi-même, mais sans que nous puissions habiter notre personnage dans le rêve, personnage que nous voyons d'un point extérieur à la scène du rêve (le regard) sans avoir accès à la vision (nous ne voyons pas ce que voit notre personnage).

« Notre position dans le rêve est, en fin de compte, d'être foncièrement celui qui ne voit pas²⁰. »

[89] Paradoxalement, c'est quand Tchoang-Tseu est papillon, quand il rêve, qu'il peut saisir quelque chose de son identité, puisqu'il se voit, certes sous la forme trompeuse d'un papillon, mais c'est bien de lui qu'il s'agit (alors que jamais le papillon ne se voit sous la forme de Tchoang-Tseu !)

« La preuve, c'est que quand il est le papillon, il ne lui vient pas à l'idée de se demander si, quand il est Tchoang-Tseu éveillé, il n'est pas le papillon qu'il est en train de rêver d'être²¹. »

Reste à voir en quoi la satisfaction scopique diffère des autres satisfactions fantasmatisques procurées par l'objet (a) : c'est l'objet des leçons suivantes.

²⁰ *Ibid* p. 88.

²¹ *Ibid* p. 89.